

qu'elle doit les baisers de Kasimir à la compassion plutôt qu'à l'amour, et son ame reste mortellement blessée. Oh ! comme elle hait Esterka ! Si, dans ce moment, il eût été au pouvoir de Rokiczana d'anéantir sa rivale, elle n'eût reculé ni devant le poignard, ni devant le poison.

CHAPITRE XVI.

LE PARCHEMIN.

Il arrive qu'un soldat soit blessé au milieu du combat sans qu'il s'en aperçoive ; l'entraînement, l'enthousiasme, les chances variées de succès ou de défaite captivent, absorbent toutes ses facultés, effacent momentanément l'individu pour le confondre dans la masse générale ; mais, lorsque revient le calme, et qu'un camarade lui montre son

sang qui coule, il contemple sa blessure, mesure sa profondeur, commence à ressentir les douleurs dont il ne se doutait pas au milieu de la mêlée. De même Kasimir, depuis le moment où Rokiczana lui a révélé ses soupçons, ses craintes, sa jalousie, s'étonne, s'inquiète, s'interroge, sonde et examine la blessure de son ame. Jusqu'alors dans le tourbillon des affaires et le tumulte des partis divers qui s'agitent autour de sa royauté, sans lui laisser le temps de réfléchir et se reconnaître, il avait cédé instinctivement au charme qu'exerce sur lui Esterka; maintenant il scrute ses sentiments, il se rappelle le passé, il recueille ses moindres souvenirs. Il sent qu'un vif penchant l'entraîne vers elle, et sourit de la pénétration d'une rivale qui a deviné ce que lui-même ignorait encore. C'est maintenant surtout qu'il frémit en songeant que le jour du jugement arrive,

qu'Esterka sera forcée de quitter le château pour aller sur le banc des accusés, comme criminelle, comme meurtrière; que de nouveau elle sera exposée aux injures et aux menaces de la foule, et que la malheureuse peut être condamnée à la torture, au bûcher! A cette pensée horrible, la colère et la terreur se peignent sur son front contracté..... Il se dit à lui-même : *Rokiczana, tu as raison d'être jalouse!*

Kasimir seul, pensif, restait absorbé dans ces réflexions, lorsque le nain, moitié éveillé et bâillant, vint lui annoncer qu'un Juif lui demandait audience. Il ajouta en se frottant les yeux, étendant les bras et se contorsionnant tout le corps, qu'il ne voulait pas entrer de si bonne heure chez le monarque; mais que l'Israélite l'avait assuré qu'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance; d'ailleurs le sollicitateur lui avait mon-

tré la médaille royale qui ouvrait à ceux qui en étaient porteurs les portes du château.

Le roi donna ordre que le Juif entrât.

C'était Ben-Joseph. Kasimir le reconnut sur-le-champ, et ne s'étonna point de son nouveau costume.

Esterka, profitant de la bienveillance de Kasimir qui aimait à l'entendre parler de ses coreligionnaires, avait hasardé quelques mots sur le colporteur, et appris au roi que l'habit d'un misérable marchand recouvrait l'un des plus sages et des plus puissants Israélites. En traçant à Kasimir les traits principaux du caractère de Ben-Joseph, involontairement elle s'était servie de ces expressions flatteuses qui trahissent le penchant du cœur; elles firent impression sur Kasimir. Lorsqu'il vit entrer le Juif, bien qu'il ressentit un peu de dépit de ce qu'il lui avait caché sa véritable condition, il fut

en même temps touché de compassion pour un homme victime des préjugés, dont le mérite devait se dérober, se déguiser sous tant de voiles.

— Ah! c'est vous, monsieur le colporteur, peut-être toujours pauvre et courbé comme le dernier mendiant de mon royaume. Je sais qui vous êtes, je connais le but où vous tendez, les moyens dont vous disposez. Je vous le dis, afin que vous vous gardiez à l'avenir de jouer votre maître. Quels que soient vos motifs, rien ne vous excuse de vous revêtir d'un masque aux yeux du monarque qui accorde audience au dernier de ses sujets.

« Soyez donc averti, et dites-moi qui m'amène à l'aube du jour celui que le peuple d'Israël appelle rayon du soleil, qu'il a choisi pour son chef, son appui, son unique espoir.

— Sire, pardonnez-moi, répliqua Ben-

Joseph avec calme, si le malheur qui pèse sur ma race ne m'a pas permis de paraître devant vous le front serein, la tête haute. Quel est le dernier des gardiens de votre château royal qui en eût accordé l'entrée à un Juif fier de ses malheurs? Il fallait que je me courbasse jusqu'à terre pour pénétrer jusqu'à Votre Majesté. Vous-même, sire, malgré votre bienveillance, n'eussiez-vous pas ri avec mépris si je vous avais abordé en disant : Roi des Polonais, tu vois en moi le chef d'Israël, qui travaille au salut de ton trône et celui de ton peuple... Mais cette fois, sire, je me présente dans mon véritable caractère; j'ai revêtu la robe que je porte lorsque je m'humilie devant l'Être suprême...; car je voulais paraître, au nom d'Israël, devant mon seigneur et maître.

— Et pourquoi ce changement? pourquoi aujourd'hui et pas hier?

— Parce qu'aujourd'hui, sire, je puis vous donner les preuves que votre couronne est menacée; que votre trône est en danger....

— Mon trône en danger! répéta Kasimir en souriant; tu auras surpris quelques paroles téméraires d'un noble ignorant échauffé par le vin, ou quelques menaces insolentes d'un prêtre fanatique. Bah! qu'ils boivent et qu'ils crient. Leurs bravades ridicules s'évanouiront avec la fumée du repas. Mais, par mille foudres, si leur audace se montrait ouvertement, si des paroles ils passaient aux faits, d'un regard je saurais bien les réduire au silence, les faire fléchir devant mon trône.

— Je le sais, sire, votre trône n'aurait rien à redouter si les rebelles paraissaient au grand jour; il suffirait de votre présence pour leur faire baisser les yeux, et de votre épée pour leur faire courber les genoux;

mais si vos ennemis, aussi lâches que téméraires, trament un complot dans les ténèbres, se proposent de surprendre votre sommeil, d'incendier la ville et de massacrer le peuple malheureux que vous protégez, pour crier ensuite, à *bas Kasimir, vive Louis de Hongrie!* oh! alors le danger est réel, car, avant d'atteindre les coupables, il vous faudra traverser les flammes et marcher sur les cendres de votre capitale et sur les cadavres de vos fidèles sujets.

— C'est impossible...., ce que tu dis n'est pas vrai. Je connais ma noblesse, elle est fière, arrogante, mais elle aime à exposer sa vie quand elle veut abattre son adversaire. Elle lutte en plein jour, elle jette le gant avant de frapper son ennemi; dans mon pays, jamais un noble n'a percé une poitrine nue.

— Aussi, dans ce qui se passe, sire, dans

cette conspiration horrible et tout exceptionnelle, votre noblesse n'est que l'instrument d'une main étrangère. Rome est jalouse de votre puissance et de votre indépendance; le nonce du pape, ne pouvant obtenir votre aveugle soumission et le tribut qu'il exigeait, a juré votre perte; plein de haine contre notre race malheureuse, et voyant la protection que vous nous accordez, il vous déclare ennemi de la religion, arme les prêtres, excite les nobles, et ne rougit pas de profiter des ténèbres de la nuit pour accomplir ses projets sanguinaires.

— Tu parlais de preuves.

— Lisez, sire.

Kasimir jeta un coup d'œil sur le parchemin à moitié déchiré; en le parcourant, il appuyait à diverses reprises sur les noms ou les paroles qui le frappaient davantage: « Pan de Wola...., prêtre Martin....., ser-

ment...., religion..., nation.... » Ayant terminé, il demanda :

— Comment as-tu pu te procurer cet acte important ?

— Sire, il a coûté la vie à douze de nos frères.

— Explique-toi.

— Votre Majesté peut se rappeler que le pan de Wola et le prêtre Martin se plainquirent de l'insolence d'Israélites qui avaient insulté et attaqué un prêtre du cloître Saint-Dominique. Malheureux ! ils pensaient que les Juifs avaient besoin du froc d'un moine, et qu'ils se croiraient vengés en donnant quelques coups à un prêtre stupide !... Sire, c'est cette pièce qu'ils lui ont arrachée ; leurs frères ont été mis à mort ; mais ils ont procuré une preuve à Votre Majesté qui vous aidera à reconnaître vos amis et vos ennemis, qui

vous donnera moyen de prévenir une terrible catastrophe.

— Quelle est la nuit choisie pour cet infame massacre ?

— La nuit du dimanche de Sainte-Ursule.

Kasimir, dans le premier mouvement d'indignation, voulait appeler sa garde pour saisir et punir les chefs du complot ; il les eût fait jeter à l'eau sans procès ni jugement ; mais un instant de réflexion suffit à changer son dessein ; il s'arrête, devient calme, et s'approchant de Ben-Joseph en souriant, il lui demande :

— Eh bien ! monsieur le sage, vous qu'on nomme rayon du soleil, que feriez-vous à ma place ?

— Sire, j'agiserais selon le but que je me serais proposé. Voulez-vous confondre ou vaincre les mécontents ? Dans le premier cas, il suffit de faire arrêter les chefs, pour

les empêcher d'agir, et prévenir une sanglante explosion. Mais si Votre Majesté veut en finir une fois pour toutes avec les rebelles qui lui lient les mains, qui l'empêchent de faire le bien, je les laisserais mettre un commencement d'exécution à leur lâche complot, tout en préparant les moyens et prenant les mesures nécessaires pour les écraser au moment du combat. Et si telle est la volonté de mon maître, je puis lui offrir vingt mille ames à Krakovie et un million en Pologne, tous prêts à consacrer leur vie et leur fortune pour la défense de leur bienveillant monarque. Sire, vous souriez, car vous avez vu jusqu'à présent les Juifs courbés et timides; mais dites un mot, ils relèveront la tête, armeront leurs bras et au pied des Carpathes ils rappelleront la gloire des braves qui, héros martyrs, défendirent Jérusalem. Ce ne seront point des soldats ordinaires qui

combattent sans cœur ni courage, par nécessité; ce seront des esclaves qui brisent leurs chaînes; ce seront des croyants qui défendent la foi de leurs ancêtres, des demi-dieux fanatisés qui luttent à mort pour tout ce qu'il y a de plus sacré : *Dieu et la justice*. Et parmi toute notre race, vous ne trouverez pas un indifférent, un lâche; hommes, femmes, enfants et vieillards, tous deviendront guerriers... Faites signe, Kasimir, et vous ressuscitez tout un peuple de braves, trop longtemps écrasé sous le poids de la persécution, tout un peuple qui vous bénira dans ses prières, rendra votre bras invincible et fera la Pologne heureuse et florissante.

Kasimir ne pouvait regarder sans une espèce d'étonnement et d'admiration le feu qui animait en ce moment tous les traits du chef des Israélites. On eût dit que ses yeux

lançaient des étincelles, et que le sang allait percer par les pores de sa figure; il semble vouloir déchirer sa poitrine pour montrer au roi le fond de son ame, pour lui prouver que ses paroles sont vraies, qu'il a la certitude de ce qu'il avance.

— Tranquillisez-vous, dit Kasimir avec bonté, le danger ne me paraît pas si grand. Voyez les choses avec plus de sang-froid; jetez un coup d'œil plus calme sur ce parchemin, parcourez cette liste et vous n'y verrez que des hommes secondaires, sans influence. En cas de danger, l'évêque de Krakovie, chef de l'Église, viendrait se placer à côté de mon trône avec l'élite du clergé et de la noblesse. L'armée et le peuple sont pour moi; ce n'est pas une révolution, c'est une émeute que préparent quelques imprudents. Pendant la nuit, à mon insu, ils auraient pu immoler quelques victimes innocentes;

tout se fût réduit là; grâce à ta vigilance, ils n'auront pas même cette triste jouissance....

Kasimir ajouta encore :

« Le procès des accusés approche; concentre tes efforts pour que leur innocence paraisse au grand jour; le reste, abandonne-le-moi; tranquillise tes frères; dis-leur que je profiterai de l'événement fatal qui jette sur eux un horrible soupçon, pour que justice vous soit rendue. Qu'un arrêt favorable fasse éclater aux yeux de tous l'innocence des accusés, et désormais je ferai respecter votre croyance: malheur à ceux qui insulteront à vos prières, qui outrageront vos sépulcres, qui forceront vos enfants au baptême! Je ferai respecter vos droits, et pour que vous puissiez lever la tête haute comme il convient à des hommes libres, vous porterez des épées, afin de pouvoir ven-

ger par le fer les outrages que je ne pourrai vous éviter (*).

Pendant cette conversation, le jour avait tout à fait paru. On entendait dans les salles voisines le mouvement des domestiques qui allaient et venaient, et de quelques courtisans qui attendaient l'audience matinale du roi. Aussitôt que Kasimir eut reconnu la voix de Jacques de Melchtin et de quelques autres seigneurs qui jouissaient également de sa confiance, il les fit appeler; après leur avoir adressé quelques paroles bienveillantes, il entra en matière.

— Messeigneurs, dit-il avec gaieté, notre cour est grave, triste, sévère, toute préoccupée de discussions sérieuses, de projets de lois, de réforme. On prendrait vraiment notre château plutôt pour un bureau d'admini-

(*) Historique.

nistration que pour une résidence royale; on n'y entend ni musique, ni chant, ni danse. Nos saltimbanques oublient leur *salto mortale*, nos bouffons et nains ne savent plus rire; Rokiczana se plaint avec raison d'être aussi sevrée de plaisirs que dans un couvent de sœurs hospitalières. Il faut que cela change, et pas plus tard que demain; oui, demain samedi, il y aura fête chez moi, il y aura carrousel, mascarade, folies et danses. Monsieur le chambellan, faites les préparatifs et apprêtez-vous à recevoir et divertir dignement mes nobles hôtes. Vous, monsieur de Melchtin, ajouta le roi gravement, je vous charge des invitations. Tenez, prenez ce parchemin, vous y trouverez les noms de ceux que je désire avoir à ma fête; tâchez que pas un n'y manque, que tous se trouvent au rendez-vous.

Comme les courtisans s'inclinaient, Ben-

Joseph, devinant l'intention du roi, leva la voix pour demander la permission d'amener des chanteurs qui contribueraient aux plaisirs de la fête. Le roi y acquiesça, et congédia les seigneurs, ne retenant que le seul Ben-Joseph.

— Eh bien ! mon brave, lui dit-il, lorsque les seigneurs furent retirés, vous le voyez, grâce à vous, un drame qui pouvait devenir sanglant va se changer en farce ridicule.

Lorsqu'un aigle enfermé dans une cage aperçoit le gardien qui lui apporte sa nourriture quotidienne, lorsqu'il lui voit entr'ouvrir les grilles de sa prison, son cou s'allonge, ses yeux brillent, ses ailes se soulèvent et se tendent, car le roi de l'air s' imagine retrouver sa liberté, et pouvoir de nouveau s'élancer dans les sphères supérieures, planer dans les nuages, attacher son regard sur le soleil. Mais, lorsque le gardien s'éloi-

gne en refermant la cage, après y avoir jeté un morceau de chair et versé quelques gouttes d'eau, le noble prisonnier laisse retomber sa tête abattue et ferme les yeux, comme s'il ne pouvait supporter la vue des objets qui l'environnent. Telle était la position de Ben-Joseph; il aurait voulu voir Kasimir effrayé et son trône ébranlé, pour le sauver avec l'aide de ses frères; il eût désiré un combat, afin que ses coreligionnaires pussent s'affranchir du mépris par un baptême de sang, par la victoire. Il aurait voulu lutter et vaincre, afin de pouvoir dire à Kasimir : Israël te rend ta couronne, fais-lui justice. Lorsqu'il vit le roi résolu à prévenir l'explosion, tous ses projets s'écroulèrent. Les paroles bienveillantes du monarque étaient pour lui comme la nourriture pour l'aigle enfermé. Il souffrait de ce que la protection promise par Kasimir à ses coreligionnaires fût uniquement le ré-